

René Dubreil

Campagne d'Orient

Souvenirs de guerre
Juillet à décembre 1918



Souvenirs de guerre de René Dubreil

Campagne d'Orient

au 4ème Chasseur d'Afrique et au 4ème Spahis
juillet 1918 à fin 1918

Préambule

Cette relation d'événements qui se sont déroulés de juillet 1918 à la fin de la grande guerre a été rédigée en 1923, environ quatre ans après ma démobilisation.

Ayant terminé mes études à l'école coloniale d'agriculture de Tunis fin juin 1914, j'étais, le 2 Août, jour de la Mobilisation générale, chez mes parents, colons à Massicault (Tunisie). Ma classe (1915) fut appelée le 16 décembre 1914 - je n'avais pas 19 ans - et je fus affecté au 4ème Régiment de Chasseurs d'Afrique, au quartier Forgemol à Tunis.

Après quatre mois de classes à Tunis, je fis encore quelques mois de Dépôt à Lyon et à Sathonay avant d'être envoyé fin décembre à Salonique. Après un rude hiver sous la tente et des combats d'avant-poste entre le Vardar et la Strouma", à la frontière gréco-bulgare, je fus atteint de paludisme grave et évacué du front. Hôpital à Salonique, à Vallauris (AM), convalescence, retour au Dépôt de Tunis. Inapte à l'armée d'Orient, subissant d'ailleurs toujours de violents accès de fièvre, je fus versé, d'abord au Dépôt du 5ème régiment de Spahis à Sidi Bel Abbès, puis, sur ma demande, à celui du 4ème à Sfax.

Ces régiments combattant sur le front français, c'est en France que j'aurais été envoyé si, trouvant que mon séjour au Dépôt se prolongeait trop, je n'avais demandé à être affecté à un escadron nouvellement formé en vue de la constitution d'un "Régiment Mixte de Marche de Cavalerie" destiné au "Détachement Français de Palestine-Syrie" qui combattait avec l'Armée Britannique du général Allenby. Ce régiment était constitué par deux escadrons issus du 4ème Chasseurs d'Afrique, un escadron du 1er Spahis, un escadron du 4ème Spahis.



C'est donc comme volontaire que, inapte à l'Orient, j'y fis une deuxième fois campagne après un séjour de quelques mois à Sfax au 12ème Escadron (de Dépôt) commandé par le bon capitaine Ducurtil colon au Goubellat.

Rappel de permission

A cours d'une permission agricole, obtenue avec beaucoup de difficultés, puisque je faisais partie d'un escadron en instance de départ, je fus avisé d'avoir à rejoindre cet escadron dans le plus bref délai. Je partis donc aussitôt, le 10 juillet 1918 au matin en voiture, avec Maman, pour Tunis où nous arrivâmes vers neuf heures. La journée se passa rapidement et je fis quelques emplettes dont une montre. Le lendemain à la première heure, après avoir embrassé Maman, je partis pour Sfax.

Le voyage, en compagnie de quelques camarades, rappelés aussi, est très gai et sans histoire. Jusqu'à M'saken; où l'on croise le train allant vers Tunis, et des gendarmes nous transmettent l'ordre de faire demi-tour et de gagner Bizerte. Le train transportant l'escadron est en route et va nous suivre, disent-ils.

En route ! Nous regagnons Tunis dans la soirée et y apprenons que l'escadron doit arriver vers minuit et faire, en gare, le transbordement des chevaux et du matériel pour passer de la voie étroite à la voie nor-

male Tunis-Bizerte. Sans ordre précis, nous décidons de les laisser passer et de les rejoindre à Bizerte par le train de voyageurs du lendemain matin.

Le lendemain, un brigadier laissé par l'escadron, attend les permissionnaires à la gare pour les grouper et les ramener tous ensemble à Bizerte par le train y arrivant à 6 heures du soir. Rendez-vous étant pris à trois heures, ce sont quelques heures supplémentaires de liberté. Tous se retrouvent au moment fixé. Nous sommes nombreux, car deux escadrons, récemment formés aussi, dans l'éventualité d'un départ pour la France, attendent à Bizerte et embarqueront le lendemain.

Nous sommes à une des périodes les plus critiques de la guerre. Les Boches tentent leur dernière chance avant l'arrivée du gros des troupes américaines. Après de violents combats dans l'Aisne et l'Oise, ils approchent encore de Paris qu'ils bombardent avec la "Grosse Berta" et, quotidiennement, par les avions "Gotha". Après l'interminable guerre des tranchées, les lignes sont débordées par endroits, et la cavalerie, jusqu'alors combattant à pied, reprend son rôle à cheval en rase campagne.

Bizerte

A 6 heures arrivée à Bizerte. Mon escadron est campé non loin du canal, près du parc d'aérostiers anglais dont une "saucisse" traînée par un remorqueur revient à ce moment du large : de sa faction aux sous-marins. Je reprend contact avec mes chefs et mes camarades et j'apprend que le départ n'est pas encore imminent. Diné en ville et dormi au bivouac à la belle étoile bercé par le clapotis des vagues qui viennent mourir à quelques pas.

La journée du lendemain est consacrée à notre établissement au quartier Philibert dans les locaux de l'artillerie laissés vacants par les escadrons partant. Ceci indique que nous avons encore quelques jours à attendre l'embarquement, et nous nous préparons à participer à la revue du lendemain 14 juillet.

A cheval dès 7 heures, nous prenons place sur le boulevard qui longe la mer. Le temps est magnifique, l'emplacement, bien choisi, est ombragé de palmiers et il y a foule. L'amiral Guipratte, Préfet Maritime, passe la revue à cheval suivi d'un nombreux Etat-Major de toutes Armes : Français et Serbes.

Ce sont les Serbes, très raides, qui ouvrent le défilé, suivis des Zouaves, des Tirailleurs, de l'Artillerie à pied et des Marins tout en blanc avec leurs canons de débarquement. Nous partons à notre tour et passons en trombe, au galop, dans une envolée de burnous et nous rentrons au quartier tandis que les musiques militaires exécutent les hymnes alliés.

Les jours suivants sont coupés de promenades à cheval dans les collines qui dominent Bizerte, et de bains de mer. La ville déjà très animée par la présence de troupes nombreuses et cosmopolites a en plus la visite d'un croiseur américain dont les marins à l'amusant petit chapeau blanc prodiguent les dollars à la joie des "mercantis" bizertins.

Enfin on annonce le bateau, et le 18 il est à quai sur les bords du canal. Mais l'embarquement n'a lieu que le matin du 21; après toutes les péripéties d'usage, chevaux, mulets, bagages, armes et harnachements sont à bord pour midi. L'amiral, que nous connaissons bien, car il est déjà venu nous voir à Sfax, nous souhaite bon voyage et bonne chance. Avec quelques camarades nous déjeunons dans un restaurant près des quais, prêts à tout quitter au moindre appel. Mais c'est seulement après le café que l'on vient nous chercher et nous montons à bord où nous subissons, avec philosophie, une petite sermon pour notre escapade. Au son des sirènes qui mugissent, les derniers officiers, ayant embrassé leurs épouses, nous rejoignent. En route ! A Dieu va !



Nous le croyons du moins; mais le bateau, après quelques centaines de mètres, stoppe dans le lac en face de la baie de Ponty. Nous y resterons encore 24 heures. On nous distribue des hamacs, j'installe le mien sur le pont. Les rangements, les soins aux chevaux, la baignade, pour ceux qui savent nager, occupent la journée d'attente. Attendant un mandat télégraphique, je ne suis pas fâché de ce retard, mais je l'attends en vain.

La campagne sous-marine battant son plein, les bateaux font ainsi de faux départs, soit parce que des sous-marins sont signalés, soit parce qu'ils attendent le convoi dont ils doivent faire partie, soit encore pour tromper la vigilance des espions qui, dans les ports, signalent les départs.

A bord : outre notre escadron, des Tirailleurs et des Artilleurs rentrant de permission, des Marins français gagnant le Levant; au total quatre cents hommes environ. Le cargo, l'Hyperia et son équipage sont britanniques. Il est camouflé pour être moins visible, de larges bandes peintes, noires jaunes et grises; armé en poupe d'un canon à tir rapide servi par des canonniers anglais; des boîtes à fumée sont disposées à l'arrière pour provoquer un nuage artificiel destiné à cacher le navire en cas d'attaque.

En mer

Enfin, le 22 juillet à 11 heures du matin l'Hypéria vire et repasse devant Bizerte en suivant le canal; nous apercevons, lamentablement échoué sur la plage, un bateau torpillé récemment. Nous gagnons le large tandis que nos canonniers tirent deux ou trois obus pour s'assurer du bon fonctionnement de la pièce. Nous perdons bientôt de vue la Tunisie où plusieurs d'entre nous laissent des affections chères.

Nous formons un convoi composé, avec nous, d'un cargo français : l'Ile de la Réunion" et de deux autres anglais, soit quatre bateaux cinq chalutiers armés : deux et trois britanniques.

Où allons-nous ? et combien Alexandrie ? Port Saïd ? Feron attendant, tout le monde le pont, les autres dans une cale parties de cartes. Je préfère le lequel, la nuit, la température est temps et la mer ne cessent d'être rapidement.

Les spahis indigènes s'occupent la garde aux sous-marins à dans le nid de pie en haut du de ses jumelles. Notre garde est loisirs pour la conversation ou la eux, ne dessaoulant pas, fument que ces deux choses sont, à interdites.



durera le voyage ? Mystère. nous escale ? Nul ne le sait. En s'installe de son mieux, les uns sur où s'engagent d'interminables pont, ombragé d'une tente, et sur délicieuse. Je ne m'ennuie pas, le beaux et les heures passent

des chevaux, les Français prennent l'avant et à l'arrière, quoique la vigie, mat, voie mieux et plus loin à l'aide de tout repos et laisse de nombreux rêverie. Nos canonniers anglais, et hurlent dès la nuit tombée alors juste raison, rigoureusement

La nourriture, préparée par l'escadron avec des vivres fournis par le bord, est satisfaisante ; thé et café plusieurs fois par jour. Le pain (anglais) cependant, a fermenté, ce qui est désagréable.

Nous avons vu, assez loin, Pantelleria, puis Malte plus lointaine que lors de mon précédent voyage et, enfin, les hautes montagnes de Crête que nous laissons au Nord cette fois. Nous zigaguons beaucoup pour dépister les sous-marins.

Le 28 juillet, on annonce officiellement notre arrivée pour le lendemain à Port Saïd, et on se réjouit déjà de

l'heureuse issue du voyage. J'appréhende cependant cette dernière nuit dans ces parages si fréquentés, et je ne puis m'empêcher de le dire à un vieux camarade de collège, Ellul, retrouvé à Salonique, puis à Bel Abbès et à Sfax, qui, très optimiste, se voyait déjà caracolant, le lendemain dans les rues de Port Saïd. Nous étant souhaité le bonsoir, je cherchai une place où accrocher mon hamac.

Torpillés

Je venais de l'attacher au bastingage du pont supérieur arrière, à bâbord, et je me déchaussais lorsqu'une détonation sèche se fit entendre. Elle paraissait s'être produite au niveau des flots et un peu en avant du pont où je me trouvais. Une fumée âcre s'élevait et une trombe d'eau mêlée de débris retombait sur la tente qui abritait le pont. Nous venions d'être torpillés, et, après une seconde d'étourdissement et une fort désagréable appréhension de sauter avec le bateau, qui contenait des munitions, je revêtis ma ceinture de sauvetage et gagnai le poste d'évacuation qui m'avait été désigné.

Le navire courait sur son erre, entraîné par la vitesse acquise car les machines étaient noyées et la nuit, sombre encore, retentissait du bruit des sirènes, des cris des blessés et des hennissements, véritables rugissements poussés par les pauvres chevaux, prisonniers enchaînés dans leurs cales ; tandis que les hommes affolés sautaient à la mer et se perdaient derrière nous. Que sont-ils devenus ?

Les autres bateaux, exécutant vapeur suivis de trois des

A l'arrière, le calme régnait et d'évacuation, attendant des plus de la bande à tribord, où paraissait pas vouloir être surnager et que nous embarcations. Je retournai trouvaient quelques objets les marins français coupaient envoyaient ceux-ci par dessus presque désert et à 1,50 que le bateau était perdu et tour. Ne conservant que mon montre, je me laissai glisser le



leurs consignes fuyaient à toute convoyeurs sur cinq.

nous étions nombreux au poste ordres. L'Hypéria donnait de plus en nous nous trouvions, mais ne s'enfoncer. Je pensais qu'il allait peut-être serions recueillis par des donc chercher ma musette où se personnels, tandis que l'équipage et les cordes retenant les radeaux et bord. Quand je revins, le pont était mètre au dessus de l'eau. Je compris me mis en devoir de le quitter à mon gilet de liège et... mon bracelet long du bord.

Après un court plongeon où je d'une centaine de mètres et inoccupé sur lequel je semblables au mien portaient, l'un deux marins, l'autre deux camarades français des Spahis. Nous réunîmes nos trois esquifs afin de pouvoir nous prêter assistance. L'Hypéria, masse noire dans la nuit sombre, s'enfonçait, il sombra dans un remous dont les ondes nous balancèrent. Bientôt les mats disparurent. Un quart d'heure s'était-il écoulé depuis l'explosion ? La mer, où surnageaient seules quelques épaves, ensevelissait les blessés et les tués ainsi que le capitaine anglais resté, en vrai marin, à son poste.

perdis ma chéchia, je m'éloignais j'eus la chance d'apercevoir un radeau m'installais. Tout près, deux radeaux

A quelque distance on distinguait la silhouette des deux chalutiers, et, plus près, de nombreux radeaux de toutes dimensions, certains lourdement chargés, très proches l'un de l'autre et plus proches que nous du lieu du naufrage. Les arabes hurlaient : Cris d'allégresse, sans doute, mais intempestifs ; n'avait-on pas déjà vu des sous-marins revenir mitrailler les naufragés ?

C'est alors que se leva la lune, brillante et presque ronde, et nous vîmes les embarcations des chalutiers et de l'Hypéria qui, allant d'un radeau à l'autre, s'emplissaient et allaient déposer leur contenu au chalutier puis revenaient.

Après plus d'une heure d'attente, notre tour vint et nous fûmes bientôt en sûreté, presque les derniers;

heureux de rencontrer ceux qui, comme nous, étaient sains et saufs. Le pont du chalutier était presque couvert de rescapés et les derniers sauvetages, rendus plus difficiles par une assez forte houle, furent laissés aux soins du second chalutier qui patrouilla encore quelques heures sur les lieux.

Non sans émotion nous dûmes abandonner un pauvre cheval qui nageait auprès du bateau et hennissait et nous regardait d'un air suppliant.

Le pont du bateau était pittoresque avec ses passagers, comme on le pense, peu vêtus. Mais la nuit était chaude et je ressens à peine la fraîcheur de l'aube. L'estomac creux, c'est avec plaisir que j'accepte du thé et quelques biscuits des chauffeurs auxquels je suis allé rendre visite. L'un d'eux me fait l'aumône d'un vieux pantalon de matelot.

Nous voguons toute la nuit ; le soleil levant nous indique que nous faisons route sud-ouest. Le torpillage aurait donc eu lieu devant les côtes de Palestine. Je sus plus tard qu'il s'était produit à 80 miles de Port Saïd.

La matinée se passe rapidement ; nous nous asseyons sur le pont, car il faut éviter de se faire voir au dessus du bordage, la présence d'une troupe nombreuse pouvant nous attirer obus ou torpille.

Bientôt la mer changeant de couleur, devint trouble aux approches de la terre. Des balises et des bouées apparaissent indiquant le chenal à travers les hauts-fonds. Deux voiliers, coulés depuis peu, reposent sur le sable, leur mâture seule émergeant. De côte toujours pas : Il faut y être pour la voir.

Port Saïd

Enfin apparaît la statue de Ferdinand de Lesseps dominant, à son extrémité, la jetée qui protège l'entrée du canal de Suez.

Nous saluons en passant notre compatriote qui, du haut de son socle, dans sa redingote boutonnée, contemple notre léger costume, et nous entrons au port où bateaux de guerre et de commerce sont ancrés ou à quai et où se croisent de nombreuses embarcations.

Accostage près de l'Amirauté. Quelques curieux s'assemblent pendant qu'arrivent les autorités. J'ai très faim et vois partir, avec envie, la vedette qui, supposons-nous, conduit nos officiers vers un déjeuner réparateur. Enfin, arrive un remorqueur et un chaland qui nous transportent au sud de la ville sur la côte d'Afrique.

Par là se trouve le camp français dont les couleurs flottent dans le ciel bleu. Mais avant de nous y mener, on procède à l'appel : il manque à l'escadron 3 français et 16 indigènes. Le total des victimes du torpillage se monte à une soixantaine, équipage ou passagers, 13% environ.

Nous partons pour le camp, mais le sable est si chaud pour les pieds nus qu'il faut courir d'une place ombragée à une autre. La distance est courte heureusement et nous trouvons, toutes montées, des "tentes marabout". Des "pépères" du 115^e Territorial nous apportent du pain et du "singe"; ils sont les bienvenus, mais une bonne soupe, un quart de "pinard" et du café l'eussent été aussi.

Bonne sieste réparatrice de la nuit blanche. Puis visite du consul de France qui, aidé de sa femme, nous distribue gentiment un paquet de cigarettes et une pièce de 20 sous à chacun. Celle-ci me permettra d'acheter du papier à lettre. Puis nous touchons un costume de toile kaki, des souliers, une chemise, un casque de liège et une chéchia. Après un repas, substantiel cette fois, nous allons, quelques camarades et moi, faire



connaissance avec Port Saïd. J'achète papier, enveloppe et crayon, un mouchoir, et il me reste encore de quoi prendre un "mastic" dans un café grec avant de retourner dormir.

Au repos les jours suivants, nous touchons notre équipement, sauf les armes dont on manque. Nous serons, dit-on, escadron-à-pied. Cela ne me sourit guère et je dépose, à tout hasard, une demande pour passer à l'un des escadrons de Chasseurs d'Afrique qui sont déjà en Palestine. Je n'aurai, comme on le verra, pas à regretter cette démarche.

Je fais connaissance avec Port Saïd : beaux quartiers européens au bord de la mer et du canal, grandes rues très commerçantes : cafés, cinémas, articles d'Orient, fabriques de cigarettes. Foule cosmopolite : militaires français, anglais, écossais, australiens ; italiens emplumés et leurs nègres somalis à la croix d'argent au cou et à la chéchia démesurée, indous et annamites. Et parmi les civils toutes les races méditerranéennes, africaines ou asiatiques ; quelques gentlemen très corrects. Les changeurs encombrant les trottoirs de leurs éventaires vitrés garnis d'or, d'argent et de billets venus de tous les coins du monde.

La ville est composée de hautes maisons de bois pavoisées de haillons. Elle est entourée des camps alliés que dominent les grandes tentes ou les légères constructions en chevrons et clayonnages de roseaux qui abritent "VMCA" et foyers du soldat... Les services de la Base Française sont dans une maison en ville. Les somptueux bâtiments de la Compagnie du Canal de Suez sont au bord du canal.



Vers la Palestine

Nous quittons Port Saïd le 5 août vers midi et de bons wagons à toiture de liège nous emportent vers le Sud, le long du canal. A perte de vue s'étendent, à droite, les sables et la lagune peuplée d'oiseaux aquatiques ; à gauche : le canal, peu utilisé à cause de la guerre sous-marine qui, implacable, paralyse le trafic. Il servit en 1915 de tranchée défensive à l'Egypte attaquée par les armées d'Enver Pacha venues de Syrie à travers le désert, et qui, échouant dans leur tentative de sa traversée, furent décimées. Un petit croiseur français : "le Requin" fut un des principaux artisans de la défense. Pour l'instant quelques dragues y travaillent, rejetant le sable sur les bords où se forment deux remblais de plus en plus hauts.

Le train nous dépose à El Kantara (le pont) ; le canal franchi, nous sommes en Asie. El Kantara n'est qu'une bourgade, mais c'est la tête de ligne du chemin de fer de Palestine et un vaste entrepôt de vivres, munitions et matériel.

Nous prenons place dans l'après-midi, sur des wagons-plateformes recouverts d'un toit de planches ; cela n'a rien du Pullman et nous sommes serrés. Des hindous embarquent de beaux chevaux et mulets.

Vers le soir nous roulons à travers l'Arabie Pétrée, nord du désert du Sinaï. Quelques palmiers, de rares postes, un tracteur à chenilles. Dîner au "singe", coucher tant bien que mal pour dormir plutôt mal que bien.

Le régiment mixte-Mejdel

Il est grand jour vers 5 heures du matin quand nous descendons à une halte où nous attendent des officiers de Chasseurs d'Afrique : c'est Mejdel. Précédés des trompettes du régiment et portant nos "bardas", nous franchissons la courte distance séparant la gare du camp où les deux escadrons du 4^e "Chas.d'Af". et ceux du 1^{er} Spahis à pied, nous présentent les armes. Le commandant Lebon, père du régiment, nous souhaite la bienvenue puis fait défiler les escadrons devant nous. Je reconnais au passage nombre d'an-

ciennes connaissances de Tunis, de France ou de Salonique. Les honneurs rendus aux "rescapés" de l'Hypéria, "quart de jus" offert par le 1er Spahis qui doit assurer notre subsistance tant que nous n'aurons pas le nécessaire.

Nous sommes à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Jérusalem, à une lieue de la mer dont nous séparent des dunes. A l'est, les montagnes bleues de Judée nous cachent la mer Morte. Le village de Mejdél, près des ruines d'Ascalon est à trois Km au sud. Plus près, au nord-est, une autre bourgade qui nous est, comme Mejdél, consignée. L'aspect est un peu celui du sahel tunisien. Dénudé vers l'est, le pays l'est moins du côté de la mer. Oliviers, vignes et figuiers entourés de haies de cactus; un arbre, dont j'ignore le nom, donnant de petites figes rouges. La moisson du blé terminée, on récoltait le sorgho. Les naturels diffèrent peu des bédouins tunisiens et, quoique certains mots de leur arabe diffèrent, il est possible de s'en faire comprendre. L'eau est éloignée et on l'apporte par tonneaux. Il fait moins chaud qu'à Port Saïd, la brise de mer, qui s'élève vers 9 heures, tempérant les heures chaudes.

Au repos et à peu près libres toute la journée, nous circulons un peu, quelques camarades et moi. Baignades malgré l'interdiction, la côte étant réputée dangereuse, la mer toujours houleuse et la plage très déclive. Il y court une multitude de petits crabes d'une vélocité extraordinaire. Pour y aller nous traversons Djoulis, le village arabe, assez misérable dont la place principale est occupé par un puits équipé d'une grande noria à amphores. Les autochtones n'ont rien de bienveillant.



Promenade à Ascalon : on traverse, pour s'y rendre, le bois d'oliviers où sont établis, alimentés par des conduites, lavoirs et abreuvoirs des troupes. On y fait toilette dans le costume du paradis terrestre. Plus loin, de belles vignes sans alignement, culture ni taille dont les sarments s'étendent sur le sable. Mais les raisins y sont fort beaux et nous en chapardons quelques grappes. Près de la mer : des ruines de maisons ou marabouts, des traces d'obus, des douilles de cartouches indiquent des combats peu anciens. Ce qui fut Ascalon, une des cinq principales villes de Phénicie, où régna Hérode, et qui fut prise par les Croisés, est presque entièrement rasé. Subsistent seuls des soubassements faits d'énormes blocs à demi ensevelis dans le sable parsemé aussi de vieilles cartouches. En revenant, nous apercevons un grand village qui doit être Djourah.

Un matin nous sommes présentés au colonel de Piépape, chef du détachement français de Palestine qui, après nous avoir passés en revue, nous promet des chevaux à bref délai ...

Un autre jour, messe en mémoire des victimes de l'Hypéria, célébrée par un père Blanc, aumônier du DFP. L'Etat-Major du régiment, des délégations des escadrons, tous les français du nôtre y assistent. C'est la tente-infirmerie qui sert de chapelle, mais la chaleur y devient telle que le Père, incommodé, doit interrompre le Service quelques instants.

Je suis un cours de signaleur; nous y faisons du morse pendant que les autres font l'exercice. Le soir on lance des fusées et on fait de la télégraphie optique.

Un dimanche, match de football auquel je prends part contre les Anglais; et le soir du 15 août représentation théâtrale très réussie au camp des Artilleurs : chansons, monologues, piécettes.

Vers le Nord

Le 19 août, nous apprenons le départ, fixé au lendemain, des trois escadrons montés. Nous resterons,

provisoirement, avec l'Infanterie.

Mais, surprise ! on m'appelle au "bureau" (bureau sous la tente) où l'on m'annonce mon passage à l'un des escadrons des "Chas d'Af." : permutation avec un tailleur nécessaire au nôtre, et, en raison de ma demande de Port Saïd, on avait pensé à moi.

Formalités rapidement accomplies et adieux faits, je vais à mon nouvel escadron prendre possession de mon cheval et du harnachement. On lève le camp le soir, et je n'ai que le temps de faire mon paquetage. En vieux "Chas d'Af.", je suis vite prêt et le boute-selle me trouve tout joyeux sur mon cheval "Bouldoume", bai foncé, qui fit toute la campagne sans défaillance. Au crépuscule nous quittons Mejdél et je passe devant mes anciens camarades, cavaliers sans monture, dont la plupart envient ma chance.

Nous chevauchons vers le nord par un si beau clair de lune que je puis faire connaissance avec mon entourage à peine entrevu dans la hâte du départ. Mon peloton comprend d'anciens Hussards, Chasseurs ou Dragons, mais aussi quelques anciennes connaissances des "Chas d'Af.". Mon Brigadier est quelconque, mais les deux sous-officiers sont charmants; surtout Duniel, tout jeune, l'autre devant être évacué quelques temps après. Le lieutenant Zammit, algérien d'origine maltaise, a le profil d'un pirate barbaresque. Il est peu sympathique mais a la réputation d'avoir du cran, ce que nous pûmes constater. Je n'en eus jamais qu'à m'en louer. Le premier escadron est commandé par le capitaine Guichard, dit "Mimile", de peu de sang-froid et dont les colères font la joie de tous ses subordonnés. L'homme célèbre du peloton est Lessigne, dont le pseudonyme d'évadé est "Sava". "Gars de "Ch'Nord" il avait été déporté civil au début de la guerre. Forte tête, mais bon garçon, la vue d'un boche le rendait fou-furieux. Fertigue, le trompette, que j'avais déjà connu au 1er "Chas d'Af.", en France, était une forte tête aussi. Il avait un lourd passé disciplinaire et le corps entièrement tatoué; il fut, un temps, notre "cuistot" et était bon camarade.



A part une halte de deux heures, nous chevauchons toute la nuit, chantant pour combattre le sommeil et le soleil se lève quand nous traversons Ramléy dont la tour carrée est dite "des quarante martyrs" puis Ludd, où nous tournons vers l'ouest dans la direction de Jaffa.

Entre Ludd et Jaffa

C'est entre ces deux villes que nous mettons pied à terre, à quelque distance de cette route de Jaffa à Jérusalem que l'on nomme "route des pèlerins". Des tentes "marabouts" avaient été montées pour nous par des Cavaliers australiens qui avaient eu aussi la gentillesse de nous préparer du thé.

Les chevaux entravés à la corde et soignés, la soupe mangée, une bonne sieste répare les fatigues de la quinzaine de lieues parcourues dans la nuit. Puis nous menons nos montures à l'abreuvoir distant de plus de trois kilomètres. Cette opération aura lieu trois fois par jour et prendra beaucoup de notre temps.

Tout la plaine est occupée par de la Cavalerie australienne ; notre régiment forme brigade avec deux autres australiens. Le général du même pays grand et sympathique avec son large feutre, vient nous visiter le lendemain.

Le bled, moins boisé que Mejdél, est plus animé, car le front est proche. On voit parfois des obus éclater

au nord, à quelques kilomètres. La route de Jaffa, que nous suivons pour aller à l'abreuvoir, est sillonnée de convois de camions et d'artillerie et de régiments d'infanterie montant aux tranchées ou en revenant. Parfois des combats d'avions ; l'un deux descend un anglais et l'est, à son tour, avant d'avoir regagné ses lignes.

Manoeuvres à cheval, pansage, abreuvoirs absorbent nos journées ; et aussi l'astiquage car on exige de nous une propreté qui contraste avec le négligé des australiens. Mais le sable s'infiltre partout, on en mange. Il faut faire des muselières aux chevaux qui, ayant peu de paille, en ingurgitent ; plusieurs en crèvent, quoique nous allions leur chercher des tiges de sorgho dont la graine a déjà été récoltée, et les fassions pâturer du chiendent dans d'anciens champs de pastèques. Les villages sont rares et assez misérables ; les bédouins sont occupés au dépiquage des céréales dont les meules sont groupées sur l'aire commune, comme en Afrique.



J'ai la joie, dans les premiers jours de septembre, plus de quarante jour après mon départ de Bizerte de recevoir mes premières lettres. Elles mettent vingt à trente jours pour parvenir. Un mandat télégraphique est aussi le bienvenu. Fort démuni depuis le torpillage, je puis enfin me procurer quelques objets de toilette, un couteau et quelques suppléments à ajouter à l'ordinaire. Les coopératives australiennes sont très bien montées en ces articles ; nos camarades nous y accueillent volontiers ainsi qu'à leurs "foyers" ; on se donne, sous la tente, des séances de cinéma. Il y a un piano ; on y trouve thé au lait, cake et pudding.

Il m'arrive une mésaventure étant de garde la nuit aux écuries (si l'on peut appeler ainsi les cordes où, en plein air, sont entravés les chevaux). Un cheval s'étant détaché, s'enfuit et ne reparut jamais. Je l'avais, heureusement, vu partir, malgré l'obscurité et avais aussitôt donné l'alarme, mais toutes les poursuites furent inutiles ainsi que les recherches du lendemain. Il ne fut certainement pas perdu pour tout le monde. Je ne fut pas puni.

Vers le milieu de septembre, nous percevons des signes de changement : les manoeuvres avec les Australiens deviennent plus fréquentes ; inspections par les généraux, remplacement des objets usés ou manquant. Les cuisines-roulantes nous quittent et nous apprenons que les autres troupes françaises sont en ligne. Le Front est pourtant toujours aussi calme. Enfin, les paquetages allégés de tout objet inutile, sont agencés de façon à pouvoir porter de quoi nourrir les chevaux deux jours. Une offensive se prépare, et, les lignes percées, les cavaliers iront de l'avant.

Le 17 septembre nous nous dirigeons vers Jaffa. Nous bivouaquons, à trois kilomètres de cette ville dans le jardin d'une École Juive d'Agriculture. De grands arbres nous dissimulent aux avions et nous passons une journée délicieuse au bord de canaux d'eau courante. Nous nous baignons dans un grand bassin et trouvons à acheter du vin, chose rare en ce pays.

Offensive

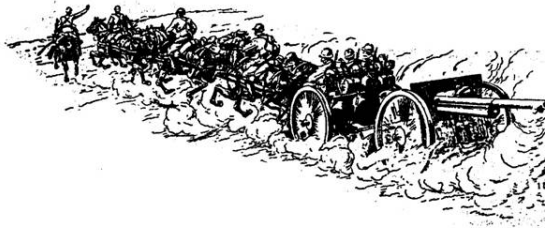
Nous quittons à la nuit, ce séjour hospitalier et, traversant la route de Jaffa et la voie ferrée, nous nous dirigeons vers le nord, parcourant une grande plaine dénudée à la pâle clarté de la pleine lune. Le silence est recommandé, mais la sourde rumeur des régiments en marche nous accompagne ; nous dépassons des équipages de toutes sortes et de longues files de chameaux chargés de grains de balles de paille, de caisses de vivres et de réservoirs d'eau en tôle galvanisée.

Après deux ou trois heures de chevauchée nous mettons pied à terre et tout ce qui avance s'arrête. Nous devons être près des lignes, le silence est presque complet. Je fais un somme la bride au bras, en prévision des nuits blanches prochaines.

Il est quatre heures trente et la lune a disparu chassée par les pâles lueurs de l'aurore quand le premier coup de canon m'éveille. Puis toutes les pièces tirent à la fois en un roulement ininterrompu pour la préparation de l'attaque : pluie de fer s'abattant sur les tranchées turques. Nous ne voyons rien ; ce n'est qu'une heure plus tard que nous avançons rapidement pendant que la canonnade s'éteint progressivement. Les tranchées ont été prises par l'infanterie, des blessés légers, des civières et des groupes de prisonniers reviennent vers l'arrière ; ces derniers, l'air abruti escortés d'un ou deux anglais. Nous traversons une petite rivière et franchissons les tranchées peu profondes dans un terrain sablonneux. Les barbelés sont hachés par la mitraille, seuls quelques objets disparates et quelques cadavres indiquent qu'on s'y est battu il y a une heure. et ont dû se replier

Les Turcs n'ont guère résisté dès les premiers obus.

Nous avançons dans dur à la marche et Anglais et Indous pour la zone où les sont en contact et où



le terrain conquis, sableux, dépassons les fantassins nous trouver bientôt près de tirailleurs des deux camps crépite la fusillade.

Nous allons, pelotons dispersés, état-major en tête, mais sans éclaireur ; ce qui m'étonne ! Arrive une estafette australienne et nous faisons halte dans un pli de terrain et mon peloton est désigné pour aller couper une voie ferrée. On nous distribue pelles et pioches fort embarrassantes à cheval ; ceux qui ont des pétards les préparent. Mais le régiment repart : il y a contordre pour nous mais ma pioche m'encombre toujours.

Soudain, au sommet d'un monticule, des mitrailleuses crépitent, les balles sifflent, on tire sur nous et des bonshommes en kaki, que nous prenons pour des turcs, détalent entre nos chevaux ; l'un est manqué de peu par un sabre vigoureusement manié ; heureusement, car ce sont des troupes coloniales britanniques!

Le commandant, furieux, tempête contre les Australiens qui l'ont laissé marcher sans l'avertir de la proximité des lignes et il nous met rapidement à l'abri dans un repli sans que les balles cessent de nous accompagner durant quelques centaines de mètres de galop. Un lieutenant est légèrement atteint au mollet, quelques chevaux sont touchés ; près de moi, l'encolure du cheval de mon brigadier est traversé par une balle qui a coupé une des rennes. Rien de grave, nous avons de la chance ! Comme un peu plus tard, alors que quelques obus à mitraille éclatent au dessus de nous sans résultat. Je laisse tomber ma pioche ...

Prise de Tulkeïram

Après un dernier vallonnement apparaît une vaste plaine large de 5 à 6 km et bordée, au nord, par un amphithéâtre de hautes collines rocheuses au pied desquelles se trouve un gros village dominé par son minaret. C'est l'objectif, et toute la plaine est couverte de cavaliers de tous les régiments dispersés "en fourrageurs" et qui convergent vers lui. D'où nous sommes on dirait des fourmis. Nous paraissions un peu en retard, mais nous forçons l'allure et, mon peloton en tête, nous gagnons rapidement du terrain et approchons du village.

Il peut être deux heures de l'après-midi, la chaleur est grande, nos bidons sont vides et nous avons bien soif. Par chance nous passons près d'un puits, et, aidé d'un camarade, je reste remplir les bidons des camarades, qui continuent, et que nous avons peine à rejoindre en éperonnant nos montures en sueur. Nous le faisons, au pied de la montagne, alors que la fusillade nous accueille. Mais les Turcs ne tiennent pas et lâchent pied à mesure que nous avançons. Ils fuient et dépassent des convois de voitures dont conducteurs et défenseurs lèvent les bras à notre approche. Les canons turcs s'en mêlent mais tirent derrière nous tandis que nos avions mitraillent les fuyards. Dans la poursuite, nous sommes vite dispersés et je me trouve tout à coup seul devant un convoi d'une dizaine de voitures.. Me demandant comment je serai reçu, je suis vite rassuré. Les uns levant les bras, les autres se couchant sous la menace du mousqueton que j'épaule ; l'un d'eux me tend un énorme pistolet parabellum et je fais arrêter la tête du convoi.

Assez embarrassé de ma prise, je suis heureux de rencontrer le capitaine Pichon, de l'Etat Major du Régiment qui, justement, groupe les prisonniers. Il a déjà rassemblé quelques Chasseurs et Spahis et m'ordonne de me joindre à eux pour accompagner les prisonniers à l'arrière. Cela ne me sourit guère car ce serait la fin de la grande aventure. Aux autres non plus, qu'il menace, fort en colère ; parlant même de son revolver. J'en profite pour m'éloigner doucement et, suivi de deux hommes de mon peloton, nous filons au galop dès qu'un retour du chemin nous a dérobé à sa vue.

Errant, un peu à l'aventure, parmi les canons et le matériel abandonné, nous rallions le village, que nous avons un peu dépassé, en même temps que de nombreux isolés, comme nous. La fusillade et les mitrailleuses des avions cessent peu à peu. et le calme revient. Nous en profitons pour nous restaurer de quelques biscuits, de corned beef et d'eau claire. La nuit tombe, les avions se posent et notre régiment reformé, entre à Tulkeïram. Nous pouvons enfin y abreuver nos chevaux, après d'interminables attentes, Aux petits puits arabes ou un seul seau peut descendre à la fois. Peu d'habitants, encore tout émus ; le village a peu souffert, l'action s'étant plutôt déroulée aux alentours.

La nuit est complète quand le régiment redescend dans le plaine. Il est impossible d'évaluer les manquants à cause du racolage effectué par le capitaine Pichon pour emmener les prisonniers à Jaffa. De mon peloton, il a ramassé un bon tiers et le lieutenant est furieux, tant après lui qu'après eux qui n'en peuvent mais. Ils ne nous rejoindront pas avant huit jours au cours desquels nous aurons un surcroît de garde... Il n'y a, chez nous, ni tué ni blessé.

Nous ne dessellons pas, les chevaux mangent leur ration et, harassés nous dormons à leurs pieds la bride en main. Il n'y a pas deux heures que je dors qu'on commande : "à cheval ! ". Un coup de sangle, le mousqueton sur le dos, et en selle ! Déjà les premiers pelotons passent devant nous comme des ombres. Nous traversons de nouveau Tulkeïram aux maisons de pierre blanche éclairées par la lune et faisons halte devant l'une d'elles, de bel aspect, à perron de pierre. C'est le Q.G. du général Liman von Sander, Commandant en chef de l'armée en retraite qui, surpris par notre avance, est parti précipitamment en avion. Je vais, avec quelques camarades, explorer le maison déserte et démeublée. Seule une grande table reste dans ce qui dut être le bureau de général ; j'y ramasse un crayon, une gomme et une carte illustrée. Sous les fenêtres, une cour ombragée avec un jet d'eau.

A la poursuite

Nous gagnons la montagne, course nocturne par des chemins accidentés encombrés d'énormes blocs qu'il faut contourner. Les lacets nombreux m'empêchent de m'orienter et d'évaluer le chemin parcouru, mais le jour nous surprend marchant toujours par les escarpements ou les lits desséchés des torrents. Nos courageuses bêtes en ont assez malgré leur courage, l'une d'elles, qui me précède, s'abat brusquement. Le cavalier n'a rien, mais la tête du cheval ayant porté sur un rocher, celui-ci est tué sur le coup.

A part quelques haltes si brusquement interrompues parfois, qu'il faut renverser la marmite où l'eau chauffe pour le café, nous allons toujours. Biscuits, "singe" et confiture se mangent à cheval. Peu d'indigènes et seulement quelques rares villages haut-perchés. Je puis dans l'un deux, faire boire mon brave cheval au puits et m'y procure quelques oeufs sitôt gobés en échange de piastres égyptiennes acceptées non sans méfiance.

Pas de Turc pour l'instant. J'appris par la suite que nous avons pris part à un mouvement tournant destiné à leur couper la retraite et à mettre hors d'usage le chemin de fer de Damas.

Et le soir, je suis surpris de me retrouver à Tulkeïram. Les habitants sont sortis de leur cachette et il y a foule d'Anglais des services de l'arrière, de véhicules et de chameaux. Au lieu de la longue station aux petits puits, nous abreuvs dans de grands récipients de toile alimentés par une puissante motopompe. Rendant hommage à la bonne organisation britannique, nous nous installons non loin de là. Les chevaux dessellés, attachés, nous expédions bien vite soupe, biscuits et conserves pour nous endormir, fourbus, la tête sur nos selles.

Vingt et un septembre, Naplouse

Le soleil du lendemain nous retrouve à cheval, face au nord, quittant Tulkeïram nous suivons une belle route sur laquelle les avions ont harcelé les Turcs en retraite. Elle est bordée et encombrée de cadavres d'hommes et de chevaux déjà gonflés, et l'odeur est pénible. Des camions barrent la route, le chauffeur tué sur son siège, et à des chariots, le seul boeuf vivant, lié à son camarade, le regarde lamentablement. Des blessés attendent depuis deux jours et implorent les passants. Cela dure plusieurs kilomètres, dont je vois la fin avec satisfaction, mais ensuite, si les conducteurs ont pu s'enfuir et dételier les attelages, c'est toujours un encombrement de voitures, de canons, de caissons, et la chaussée est jonchée d'obus et de grenades que nos chevaux foulent aux pieds.

La route serpente entre des montagnes boisées et rencontre parfois un ruisseau bordé de peupliers. Nous sommes en Samarie, pays bien différent de l'aride Judée et marchons vers Naplouse, ville du "Bon Samaritain".

Mais bientôt retentissent coups de fusil et tac-tac des mitrailleuses indiquant qu'un combat est engagé devant nous. Et tout le régiment se groupe derrière un énorme mur romain ou phénicien où nous sommes abrités. Les Australiens cherchent, depuis le matin, à s'emparer de Naplouse qui semble morceau assez coriace. Après un casse-croûte rapide, mon peloton est désigné pour partir en avant pendant que des avions évoluent au dessus de nous. Désignés "pointe d'avant garde", mon brigadier, un camarade et moi, nous suivons en file indienne le bas-fond entre route et ruisseau. Après un kilomètre, des coups de fusil nous obligent à nous abriter derrière un talus à un coude de la route ; les pruneaux nous viennent d'une côte assez raide surplombant le chemin. Le peloton, qui nous a rejoint, se colle comme nous au talus tandis que le lieutenant, qui s'est écarté un peu pour voir par dessus, s'en rapproche précipitamment au sifflement d'une balle qui le manque de peu. Nous avons aussi avec nous le lieutenant Nérét, du 1er Spahis, officier de liaison à l'Etat-Major du général Australien.

Le maréchal des logis Duniel reçoit pour mission de se poster avec deux hommes, le plus loin possible vers la ville et de voir s'il est possible de passer ; je lui fais signe et il m'appelle ainsi que Sava, le "gars de ch'Nord".



Sabre à la main et au galop, à quelques pas de distance, nous filons sous les balles qui nous arrivent de la falaise de droite et des vergers de la vallée de gauche; un instant d'hésitation devant une barricade de pavés : barrage pour autos-cannons que nous franchissons d'un bond. Une balle fait sauter les cailloux sous les sabots de mon cheval qui fait un brusque écart ; je le crois touché, mais il n'en est rien et, bientôt, nous apercevons quelques cavaliers australiens à pied abrités derrière une petite construction. Nous nous y arrêtons, le maréchal des logis et moi, tandis que Sava disparaît, malgré nos appels, à la poursuite d'un Turc dans les jardins.

Duniel restant là, je repars rendre compte au lieutenant, mais, en parcourant l'espace battu, je n'entends plus les balles, assourdi par le vent qui me souffle à la figure ; j'arrive encore sans casse et mets les deux officiers au courant. "Peut-on passer ? - Oui, on peut passer jusqu'où sont les Australiens" Mais ils ne m'écoutent plus et commandent : En avant !

Troisième parcours pour moi, et mon cheval est en sueur, mais échauffé, il tient encore la tête; bousculade au muret, qui est contourné ou franchi, puis charge ventre à terre. Le petit poste

australien, où Duniel nous attend, est bientôt dépassé, et, tandis qu'ils nous hurlent d'enthousiastes en-

couragements, nous arrivons à l'entrée de la ville que précède un petit pont que nous franchissons. Derrière sont deux canons dont l'un nous part presque à la figure. Nous les chargeons ; mais les artilleurs ont déjà déguerpi dans les ruelles. Quelques coups de feu partent encore tandis que nous nous débattons contre des fils téléphoniques qui se rompent sous la poussée et, en quelques foulées de galop, nous arrivons à l'entrée des souks couverts. Notre attaque a été si soudaine que les défenseurs sont déjà en fuite et que le feu a cessé.

Par groupes nous nous engageons dans les rues et, avec un brigadier et deux autres cavaliers, nous suivons un souk voûté qui mène au centre de la ville. Les gens nous regardent anxieux ; deux ou trois soldats Turcs détalent tandis qu'épaulant mon mousqueton, je le relève pour ne pas risquer de démolir un civil.

Bientôt au coeur de la cité, nous y trouvons le lieutenant Néret qui nous dit d'attendre. Mon lieutenant parti vers l'autre extrémité de la ville, n'est pas encore là, et le gros du régiment, qui nous avait suivi pendant la charge est parti couper la retraite de l'ennemi. D'autres cavaliers fouillent les maisons, groupant les prisonniers dans les caravansérails.

J'y vais aussi faire un tour, laissant mon cheval, qui en a assez, sous la surveillance d'un camarade. J'en visite une ou deux où quelques familles juives sont encore tout émues. Voici une gargote arabe, naturellement on n'y possède rien ... J'y découvre dans un placard, des boulettes de viande et du pain que je partage avec les camarades qui, comme moi, avaient l'estomac dans les talons.

Quand je rejoins ma monture, la place est encombrée d'indigènes dont quelques uns parlent français ; ils paraissent satisfaits de notre arrivée.

Un brin de toilette à ma monture puis à son cavalier, car nous sommes tous deux couverts de sueur et de poussière ; la grosse jarre d'un café turc où je puise avec mon seau de toile nous fournit l'eau nécessaire. A la fin de l'après-midi on vient nous avertir de rallier le régiment qui se reforme à l'extérieur de la ville. On nous rassemble sur une grande place où s'ouvrent des magasins à grain mis sur le champ à contribution pour nos chevaux : orge moulue, primitivement destinée à la fabrication de l'horrible pain trouvé sur les prisonniers.

Le bivouac est établi à quelque distance, et bientôt, malgré l'énervement et la joie du succès, tous sont plongés, sauf la garde, dans un profond sommeil. Malgré les coups secs de l'artillerie de campagne qui, par dessus nos têtes, bat de ses projectiles les chemins de la montagne.

Nazareth - Tibériade - le Jourdain

le lendemain 22, en selle avant le jour. Nous avons à peine le temps, gravissant les sentiers escarpés de Samarie, de jeter un dernier coup d'oeil sur Naplouse dont les blanches terrasses font, au soleil levant, une tache claire au milieu de la luxuriante verdure de ses jardins.

Et c'est la marche rapide vers le nord, car les armées turques sont, ou prisonnières ou en déroute dans les montagnes, plus guère en état de résister. Nous avançons éclairés et flanqués par des avions anglais.

Le soir, nous atteignons Djenin, gare importante où sont déjà des australiens et où nous restons le lendemain. J'y suis de garde à la gare où tout est saccagé, le sol couvert de paperasses, instruments, objets hétéroclites. Dans la soirée, étant de faction, un Commandant-major anglais, dînant confortablement sur une table pliante, me fait cadeau d'un pain. Rien ne m'eut fait plus de plaisir, car nous n'avons, depuis le début de l'offensive, que des biscuits avec le "singe" ou la confiture. Et cependant, ingratitude ! je donne plusieurs accolades, pendant ma faction de nuit, à une bouteille de whisky de grande marque laissée imprudemment sur la banquette de son auto pendant qu'il dort non loin de là. Quels chapeauteurs ces Chasseurs d'Afrique !...

Les jours suivants, longues étapes en pays montagneux assez boisés. Quand nous suivons la route, elle est toujours semée d'épaves de la retraite, armes, camions, cuisines roulantes, autoclaves à désinfection, etc....

Nous ne faisons halte à Nazareth que pour remplir nos bidons à une fontaine. Au fond d'une vallée verdoyante, elle est composée surtout d'établissements religieux de toutes confessions, presque tous transformés en hôpitaux, et dont les toits de tuiles sont marqués de la Croix-Rouge. Populations bienveillantes, d'aspect européen ; des groupes de belles filles nous vendent des grenades fort belles aussi.

Ces pays accidentés sont fort pénibles pour nos montures. Un soir, du haut d'une côte, nous découvrons la noire Tibériade s'étagant en gradins au bord du lac de même nom. Paysage grandiose que cette mer de Galilée entourée de hautes montagnes, mais triste par la couleur sombre des laves et des roches volcaniques qui le composent. Nous campons à proximité dans un champ de cailloux que la fatigue nous fait trouver presque moelleux.

A l'aube nous traversons la ville et, après un coup d'oeil au château et aux bains d'eaux thermales et avoir baigné les pieds de nos chevaux dans le lac, nous en longeons le bord sur une assez belle route. A sa partie septentrionale, nous la quittons pour nous élever vers les sommets qui semblent très hauts par rapport au lac dont le niveau est à 200 mètres au dessous de celui de la mer.

Nous bivouaquons à proximité d'un grand village arabe, toujours en pierre noire et près d'un immense puits de 10 à 12 mètres de diamètre, à haute margelle avec un pavage tout autour. Les Patriarches, les Romains et les Croisés durent, comme nous, y abreuver leurs montures.

Il y a là plusieurs régiments et, mon peloton étant de garde, nous allons, avec le Capitaine, coucher à une lieue dans la plaine sans desseller et bride au bras. Nuit opaque. Les factions sont courtes car tous y passent ; mais on ne dort guère car il souffle un vent âpre et glacial qui nous fait grelotter dans nos manteaux. Aussi le jour me trouve-t-il tout courbaturé, presque malade. Heureusement, après une réquisition de fourrage au village, nous avons repos quelques heures et, malgré un soleil brûlant, un bon somme me remet d'aplomb. Visite d'un avion boche dans l'après-midi, quelques bombes à proximité sans dommage.

Départ le soir et courte étape. Nous devons, le lendemain, franchir le Jourdain, bien défendu dit-on. Laisant les chevaux à la garde de quelques hommes, les colliers à cartouches passés en bandoulières, nous partons à pied par une chaleur torride, nous relayant pour porter les caisses de munitions des fusils mitrailleurs. En sueur et fourbus, nous pestons contre le Capitaine qui, la canne à la main, nous fait mener un train d'enfer. A bout de souffle, nous restons heureusement en réserve tout l'après-midi derrière un mamelon que rasent les balles au dessus de nos têtes. Un chasseur près de moi à le cuir chevelu légèrement entamé et doit aller se faire panser. A la nuit les mitrailleuses se taisent, nos chevaux, qui nous ont été amenés, sont abreuvés non sans peine dans l'obscurité à un ruisseau voisin, et nous revenons coucher sur place, en armes.

Après une nuit calme, nous traversons le Jourdain sans difficulté, les défenseurs étant partis dans la nuit. Il est franchi près d'un vieux pont en ruines. L'eau qui, à cette époque, doit être à son niveau le plus bas atteint le ventre des chevaux, le courant est assez rapide, la largeur d'environ 20 mètres. Après les pluies, le débit doit être considérable. Les bords sont rocaillieux et abruptes, couverts de saules et de lauriers roses. Nous y trouvons, légèrement blessés les servants d'une mitrailleuse, Boches blonds nous lançant des regards hostiles. Un camion abandonné nous procure quelques denrées dont des petits-beurre et quelques bouteilles de rhum. Je fais référer, par notre maréchal, mon cheval dont les fers sont usés par les chemins rocaillieux.

Vers Damas

La contrée que nous traversons ensuite est sinistre, sans habitant ni végétation, toute parsemée de blocs

et de roches noires ; pays fort favorable au développement du cafard. Mais nous sommes distraits par un avion boche qui, d'abord assez haut, se rapproche et nous mitraille. Nous nous égaillons "en fourrageurs" et il n'atteint personne, mais se sentir tirés d'en haut et voir la terre sauter sous les balles est assez désagréable. Il nous quitte après avoir lâché une bombe qui tombe à quelques dizaines de mètres de moi et effraye un cheval dont l'écart désarçonne le cavalier, mais ni l'un ni l'autre n'est blessé.

Pas d'obstacle sérieux avant la nuit qui précède notre arrivée à Damas. Les Australiens soutiennent, devant nous, un combat et le canon et une vive fusillade nous tiennent en éveil tandis qu'arrêtés, nous subissons un vent glacial. Repartant, nous traversons un village où sont des prisonniers ; au bord de la route, les Australiens enterrent quelques uns des leurs qui, hélas ! ne reverrons plus leur île lointaine.

Au matin, une grande plaine pierreuse succède au pays des roches noires et des bouquets de verdure apparaissent. Ce sont les villages qui précèdent Damas. La plaine se couvre de régiments de cavalerie accompagnée d'artillerie qui, après de rapides mises en batterie, bombarde par dessus nos têtes les agglomérations pour en déloger les défenseurs. Nous dépassons plusieurs de celles-ci sans incident quand les Spahis, qui sont en tête, tournent bride sous une rafale de mitrailleuse et le Commandant nous fait gagner, au galop sous une fusillade nourrie, un ravin de la montagne toute proche. Cette fois encore personne n'est touché et la marche en avant continue à travers les collines qui dominent la ville. Quelques postes Turcs s'enfuient sous nos coups de fusil.

Prise de Damas, 1er octobre

Vision inoubliable de Damas et de ses jardins. Ville toute blanche dominée par ses nombreux minarets au milieu des jardins verts qui tranchent sur l'aridité et les tons dorés des monts de l'Anti-Liban. Nous avons tout le temps, au cours d'un long arrêt au sommet d'une crête, de contempler ce beau paysage, malgré quelques balles que nous envoient, trop haut, quelques tireurs invisibles cachés dans de lointaines anfractuosités sur lesquelles nous tirons aussi un peu au jugé, sans probablement leur faire plus de mal qu'ils ne nous en font.

Enfin, à travers monts et ravins, et après nombre de détours, nous arrivons aux faubourgs de la ville, pendant que les Australiens, avec leurs mitrailleuses de cavalerie, prennent position sur les hauteurs qui dominent route et voie ferrée afin de couper la retraite à l'ennemi en pleine déroute et fuyant vers le nord. La ville paraît prise car la fusillade diminue.

Nous, nous faisons halte dans un faubourg de petites maisons à balcons de bois, à la turque entourés de verts jardins. Tout est désert, les habitants qui ne sont pas partis se gardant de se montrer. Chargé de trouver un emplacement où l'on puisse faire boire les chevaux à un ruisseau qu'on entend murmurer dans la verdure, je cherche un passage pour y accéder. Mais il faut descendre plusieurs gradins de pierre non sans difficulté car le ruisseau est profond. Mon cheval a de l'eau à mi-cuisse, tout est encaissé par une berge à pic et, après avoir bu, il a bien du mal à sortir de là. L'endroit est vraiment peu propice et les autres devront attendre.

Déjà passent des troupeaux de prisonniers, crasseux et déguenillés, hâves et fatigués par notre rapide poursuite et le manque de nourriture. Des cavaliers australiens, sabre au poing, les pressent. Quelques officiers sont montés sur des poneys ou des mulets. A l'un deux je retire ses jumelles qu'il me remet d'eux-mêmes de bonne grâce ; un autre me procure des éperons nickelés. Des camarades "réquisitionnent" qui un bidon, qui un revolver.

Ce défilé ne cesse qu'à la nuit noire. Nous campons sur une grande place toute encombrée de matériel abandonné ; un lit de camp me promet une nuit confortable.

Mais un fantastique feu d'artifice déchire les ténèbres d'une nuit sans lune. C'est à l'autre extrémité de la ville le parc à munitions qui saute : explosions aux lueurs polychromes et étoiles filantes se perdant dans

le ciel. Magnifique spectacle de plusieurs heures que nous contemplons jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue des journées et de la nuit précédente, nous nous endormions sous le ciel étoilé.

Une bonne partie du jour suivant nous restons dans ce faubourg arménien de Damas dont les habitants, assez peu nombreux d'ailleurs, parlent français. Une partie du peloton part, avec le lieutenant, établir un poste tandis que nous arrêtons un bourricot chargé de pommes de terre ; aubaine. Las ! le bédouin, profitant d'un moment d'inattention, s'esquive avec le chargement ; adieu patates désirées. Les cours des maisons que nous visitons sont pleines de matériel : effets d'équipement, grenades, instruments optiques d'artillerie, choses peu intéressantes pour nous qu'intéressent jumelles et pistolets.

Ceux qui sont partis prendre une garde un peu plus loin sont plus heureux, ayant pu visiter un train de marchandises stoppé au moment où il allait fuir. Les Anglais le gardent déjà, il contient dit-on la caisse de l'armée Turque ? ...

Le trompette de mon peloton ramène plusieurs officiers généraux turcs, mais notre lieutenant est furieux : il s'est fait chaparder, par un chasseur qu'il ne connaît pas, une brochette de décorations provenant d'un de ces généraux et qu'il comptait conserver comme souvenir. Mais il a déniché, Dieu sait où, une énorme paire de bottes jaunes, dont il paraît fier, et qui le gênent visiblement pour marcher. Ses camarades durent le soir à la popote, le complimenter, et nous ne revîmes, hélas ! jamais les bottes de sept lieues.

La vallée de la mort

Nous remontons à cheval dans la soirée et le Régiment au complet part vers un nouveau campement. Les rues sont désertes, coupées parfois de ruisseaux qui serpentent à travers les jardins. - Damas est la ville des eaux vives et de la verdure - et nous arrivons dans le lieu où crépitait si fort, la veille, les mitrailleuses. Le cadre est à la fois grandiose et riant, le spectacle tragique.

Une vallée toute ombragée de noyers de peupliers, d'eucalyptus, bordées de cimes arides ravinées, dont les crêtes rocheuses dorées par le soleil couchant projetaient leur ombre sur le val. A droite des maisons entourées de jardins s'étagent sur la pente, assez coquettes avec leurs auvents et leur terrasses à balustrades de bois à la mode turque ; à gauche, la voie ferrée avec un train abandonné et, un peu au dessous, la rivière Barada coulant sous les arbres à travers de vertes prairies s'élevant jusqu'au pentes dénudées.

Tout ce fond de vallée est parsemé de cadavres parmi les quels se traînent encore des blessés de la veille : hommes, chevaux, boeufs attelés et troupeaux arrêtés dans leur fuite par les mitrailleuses postées sur les crêtes. La route elle-même est encombrée de véhicules de toutes sortes, canons, caissons, chariots et charrettes, autos et camions. Un chauffeur tué raide à son volant paraît encore vivant. Les balles ont fait un véritable carnage, et littéralement, nous marchons sur les morts. Au passage deux boches nous supplient : "doctor, doctor ?". Plus loin des femmes et des gosses détraquent les morts. Dans le fossé une petite fille, surprise, a été tuée ; et c'est plus triste que tout le reste ! Cependant, aux fenêtres des voix nous saluent en français : Arméniens ou Syriens paraissant heureux de nous voir.

Cet affreux spectacle s'étend sur plus d'un kilomètre que nous parcourons sans autre incident qu'un pillard descendu à trente mètres par la balle d'une sentinelle ; assez souvent des coups de feu retentissent, car les Australiens, comme les Anglais, ne plaisantent pas.

Près d'une petite station : Dumar , un pont franchit la voie et l'oued près d'un moulin et tournant vers la gauche, nous permet de gravir la pente dénudée jusqu'à un espace plus plat dominant la vallée au niveau de la cime des arbres. Nous devons y bivouaquer et, probablement nous y reposer quelques jours.

Les nuits sont calmes, mais les matinées glaciales car le soleil se lève très tard au dessus des crêtes qui nous font face. La journée du lendemain se passe en corvées, promenades aux alentours, nettoyage.

Le défilé de la victoire

On nous annonce, dans la matinée du jour suivant, que nous participerons au défilé de l'entrée officielle dans la ville, et cela se passe à l'heure du déjeuner suivant la détestable habitude des Anglais. Nous montons donc à cheval et repartons vers Damas, que nous contourons pour aller nous masser à proximité d'une des portes du sud-ouest.

Nous suivons donc l'affreux ravin où presque rien n'a encore changé : les blessés boches sont toujours là ; pauvres diables ! canons, caissons, obus abandonnés partout. Traversée des faubourgs et de leurs beaux jardins.

Après une longue attente et les départs successifs des régiments de cavalerie Anglais, Australiens, Indous nous suivons bons derniers. Les premiers aux attaques, les derniers ici. Pas de fanion, rien qui indique des Français. Politique ?

Par quatre nous suivons une interminable rue : la "Voie Droite" qui traverse tout Damas d'est en ouest : grande artère commerçante faisant penser à la rue Bab-Souika de Tunis et à la rue Eg-Natia de Salonique : restaurants-gargottes arabes, cuirs, grains, outillage, armes, etc. La foule les rappelle également mais s'y mêle de nombreux soldats du Heldjaz, nos alliés, sorte de bandits aux flancs et à la poitrine ceints de bandes de mitrailleuses, porteurs de poignards, revolvers, parfois plusieurs fusils, véritables arsenaux ambulants. Très à l'aise en ce milieu, ils peuplent les cafés. Nombreuses boutiques d'ailleurs pavoisées aux couleurs du Heldjaz. La foule, muette et indifférente au passage des Britanniques, s'anime et applaudit en nous entendant parler français. Nous nous efforçons de faire savoir que nous le sommes et le changement d'attitude est curieux à observer.

La ville presque traversée, nous débouchons sur une grande place entourée de blancs bâtiments modernes et de moquées. Au centre un affreux monument commémoratif de la pose du télégraphe. Au balcon d'un palais : hauts personnages européens, ou orientaux, parmi lesquels le (depuis) trop fameux Faycal au turban doré et à l'épaisse barbe noire. Le général Allembry et le colonel de Piepape aussi, sans doute.

Le Barada est ici canalisé, et c'est en le longeant que nous regagnons nos tentes en constatant que le nettoyage et l'enlèvement des cadavres ont bien avancé pendant cette journée.

Repos

Quoique ayant une idée de la ville, j'ai pourtant fort peu vu Damas. Les permissions sont assez chichement accordées, et il faut s'y rendre dans l'après-midi, en groupes et à cheval. Je n'en suis pas ; mais, un jour, nous allons avec des charrettes chercher de la paille. Jeter un coup d'oeil dans des cours et intérieurs de mosquées ; j'aperçois, par un soupirail, une crypte où s'alignent des tombeaux richement drapés de soieries et de tapis. Traversé un quartier réservé où l'on nous interpelle avec le plus pur accent de Marseille : "Té ! mom bon". Des ruelles nous mènent à un fondouk voûté où, dans de grandes salles se trouve la paille : du "taben" qu'il faut ensacher. La chaleur et la poussière, après les fatigues des jours précédents m'incommodent et j'obtiens l'autorisation de rentrer au camp.

L'état sanitaire y est loin d'être bon, la terrible "grippe espagnole" commençant à faire ses ravages. Il y a de nombreuses évacuations vers les hôpitaux improvisés à la hâte, et presque chaque jour nous apprenons le décès d'un camarade. Craignant le paludisme, j'absorbe beaucoup de quinine et mon indisposition dure peu, me laissant toutefois un peu affaibli. Notre ordinaire, assez satisfaisant, manque de pain ; j'utilise mes économies à acheter oeufs et raisins que l'on trouve assez facilement quoiqu'à un prix élevé.

Mais notre effectif diminue chaque jour ; il en résulte un accroissement de travail et de garde pour ceux qui restent et nous accueillons avec plaisir la nouvelle d'un départ pour Beyrouth.

Vers Beyrouth

Suivant vers l'ouest la vallée du Barada, dépassant une minoterie et une scierie, nous gravissons les pentes de l'Anti-Liban. Pays aride où seul un gros village, bâti des pierres dorées de la montagne donne une note de vie au fond d'un val verdoyant.

Nous campons dans un champ, près d'un vaste caravansérail, d'une fontaine et d'un ruisseau, au milieu de plantes basses vivaces paraissant être de la réglisse.

Au lieu de repartir le lendemain, nous restons un jour ou deux, peut-être trois, et quand nous repartons c'est pour ...Damas, où nous arrivons un soir à notre ancien bivouac, trempés jusqu'aux os par un violent orage de montagne qui n'a cessé qu'à l'arrivée et nous passons la soirée à nous sécher autour des feux.

Nous passons encore quelques jours à Damas, puis en route de nouveau pour Beyrouth. Je n'ai jamais su la cause du premier et faux départ. Première étape comme la première fois, même campement, puis montant toujours parmi les rocs arides et dénudés par les vents du désert de l'Orient, nous atteignons la cime d'où l'on découvre une vue magnifique sur la plaine où serpente le Leitani coulant du nord au sud. La vue s'étend presque sans limite au nord où s'estompe très, très loin des hautes montagnes, tandis qu'en face, à l'ouest elle est barrée par les cimes noires du Liban dont les pentes, contrairement à celles où nous sommes, paraissent garnies de végétation. La route nous conduit, par d'interminables lacets, dans la plaine sans autres incidents que la rencontre de nombreux cadavres d'animaux en putréfaction et de deux ou trois cadavres humains, l'un en particulier d'une maigreur squelettique, absolument momifié par le soleil. La plaine, d'une largeur de six à huit kilomètres, est vite traversée ainsi que le Leitani, cours d'eau assez abondant puisque les chevaux en ont jusqu'au poitrail, et aussi assez large.

Beyrouth, le 27 octobre 1918

Cher Papa, chère Maman,

Nous sommes arrivés ici avant-hier après quatre étapes pour venir de Damas. Nous avons fait là une véritable promenade et vu des pays épatants ayant traversé l'Anti-Liban, le Liban et la Plaine qui les sépare et dont j'ai oublié le nom. L'Anti-Liban est aride et mort, mais le Liban est merveilleux comme pittoresque, la route passe à 1300 mètres avant de descendre sur Beyrouth qui se trouve au pied et au milieu des palmiers et des pins. C'est très joli et vaut mieux que Damas et ses environs. Nous avons eu du beau temps pour faire la route mais en arrivant ici nous avons eu une forte pluie qui a transformé les "guitounes" en baignoires. Heureusement j'ai l'habitude et il ne fait pas froid.

Aujourd'hui, c'est du reste passé et il fait un dimanche superbe. Je compte passer l'après-midi à Beyrouth dont nous sommes éloignés d'environ une lieue. Il y a du reste le train électrique qui est "à l'oeil" pour nous. Hier soir j'y suis déjà allé faire un tour, mais il faisait nuit et je n'ai rien vu ou presque. Cela n'a cependant pas l'air mal et deviendra mieux après quelques temps d'occupation. Mais il y règne une misère incroyable, la population y crève de faim, car les Turcs n'ont laissé aucun ravitaillement. Aussi tout s'y paye un prix fou et il est heureux que nous ayons tout le nécessaire ou presque, car sous le rapport du pain, celui que nous touchons est fait

de farine d'orge ou de maïs qui ont du être prises aux Turcs. Cela vaut tout de même mieux que du biscuit dont nous avons soupé. J'espère que la farine de France ne tardera pas à arriver, que nous mangions du vrai pain.

En arrivant, nous avons trouvé du courrier. J'avais des tas de lettres, à peu près toutes je crois, car il y en avait du mois d'août et de septembre. La dernière était de Papa, du 29, c'est la première qui vient si vite. Vos bonnes nouvelles m'ont fait bien plaisir, lettre de Maman, de Mad, d'Yvonne ; jamais je n'avais eu un courrier pareil. Mais toutes les enveloppes jaunes étaient détériorées et plusieurs étaient si déchirées que leur contenu s'en échappait. Il ne s'est pas perdu de mandat, il y en avait un de 6 francs et un de Mad de 2 francs. Je n'ai pas eu le temps de prendre les numéros avant de les remettre au vaguemestre, mais en les touchant je le ferai et vous les enverrai aussitôt. J'avais une lettre des Dubreil avec 20 "balles", une de L'Isle-Adam avec un billet de 5 francs et quelques lignes du "père Théo" (Théodule Mercier époux de Juliette Constantin sa grand-tante).

Une lettre aussi de Locminé avec des nouvelles du pauvre vieil oncle, c'est un mauvais moment pour lui que d'être malade à l'entrée de l'hiver surtout qu'en effet il est bien vieux. Tante Caroline se plaint des difficultés de la vie en France.

Vos journaux (Dépêche, Colon, Courrier) m'ont fait bien plaisir, les communiqués de Palestine m'ont intéressé ainsi que les autres. Du reste il paraît qu'il y a du bon depuis et qu'une partie du Nord et de la Belgique sont délivrés. Les compte rendus du battage que m'a donné Papa, m'ont intéressé aussi, mais je croyais que cela aurait rendu plus, preuve qu'il ne faut jamais se faire d'illusions d'avance.

Le plus ennuyeux est le départ de vos Serbes. J'étais heureux en pensant que vous les auriez pour les semailles, pour lesquelles ils vous auraient été si utiles. Espérons qu'on ne vous laissera pas sans main d'oeuvre car avec les "Biques" il n'y aurait qu'à fermer boutique. Croyez-vous pouvoir vous procurer de nouveau des "126" ? mais il ne doit plus guère en rester, car on a du en démobiliser beaucoup.

J'ai revu mon ancien escadron qui est ici aussi. On leur a envoyé des selles, mais pas encore de chevaux. Je crois qu'un peloton va être remonté avec des chevaux de prix. Ils ont fait l'attaque le premier jour puis plus rien car les Turcs ne les attendaient pas. Mais ils ont fait toute la route à pied avec l'As de Carreau. Je crois que j'ai eu du nez. Nous n'allons pas rester ici et partir bientôt par pelotons détachés dans le bled pour surveiller des territoires. Je ne sais pas quand nous partirons,

mais sûrement bientôt. Les permissions commencent, mais je suis dans les derniers, à moins que dans deux mois quand j'aurai mes dix-huit mois je ne parvienne à me faire relever.

On ne nous parle toujours pas de nous donner nos Croix de Guerre, je ne sais à quoi ils pensent, ce serait le moment maintenant que le DFP est réuni. J'espère que cela ne tardera pas, en tout cas je trouve le temps long.

Mad est-elle en pension ? je voudrais le savoir pour lui écrire là-bas. J'espère qu'elle s'habitue bien à sa nouvelle vie. Elle va sans doute vous revenir pour deux ou trois jours à la Toussaint.

Voilà une longue lettre que je termine en vous embrassant tous bien fort en espérant vous lire de nouveau bientôt.

Votre "Chass' d' Af" René



Saïda, le 6 novembre 1918

Cher Papa, Chère Maman,

Vite quelques mots, pour une fois que nous sommes tranquilles, car cela arrive bien peu souvent et même trop peu souvent. Nous comptons avoir un repos à peu près complet, et, je crois, bien gagné en arrivant à Beyrouth, de Damas. Pensez-vous ! au bout de trois jours il nous a fallu partir pour une soi-disant révolte des montagnards Libanais. Nous nous sommes donc mis en route en suivant la mer vers le sud, jusqu'à Saïda (ancienne Sidon) puis nous avons repris vers l'Est à travers les montagnes dans des pays perdus, des villages arabes, juifs, orthodoxes, etc... Mais pas trace de révoltés malheureusement, car nous étions décidés à leur en faire passer l'envie et leur faire payer notre dérangement. Enfin, nous en avons été pour nos frais et après six ou sept jours nous nous retrouvons de nouveau à Saïda au bord de la mer.

C'est un petit patelin de toute beauté au milieu de jardins magnifiques avec des palmiers et des bananiers ; on se croirait dans quelques patelins du Cap Bon, il y a des quantités d'orangers. Le petit port est aussi très joli, seulement, dans ces fichus bleds, on ne trouve pas de carte qui serait pourtant de bien intéressants souvenirs.

De notre ballade dans la montagne, je garderai aussi un bon souvenir, car les en-

droits sont jolis ; c'est malheureusement un peu fatigant. Les populations font des accueils variables suivant leur nature, ainsi les Musulmans sont comme toujours indifférents, alors que les Catholiques nous comblent de souhaits de bienvenue et de bénédictions, quant aux "Youtres" nous avons campé près d'une colonie de Juifs allemands ou polonais qui nous ont plutôt fait de sales "tronches". Bref, tout cela ne serait rien et même serait plus agréable que de rester en place, si le régime du "singe" et des biscuits dont nous avons par dessus la tête ne venait en enlever le charme. Encore, heureusement, sommes-nous au régime anglais, car leur "singe" est meilleur et on touche de la confiture et du cacao. Cela ne vaut pourtant pas le régime ordinaire et surtout le pain. Pour ce qui est du pain, depuis le 18 septembre nous n'en avons pas mangé du bon, nous en avons bien touché mais c'est du pan noir fait de toutes sortes de farines.

L'embêtant aussi est l'absence presque totale de nouvelles, nous avons par instant des rumeurs confuses, des bruits d'armistice avec la Turquie, l'Autriche etc... Mais rien de précis, et aucune nouvelle du front Français. Enfin tous les bruits sont bons et font entrevoir une fin prochaine et heureuse avec la délivrance au bout. Quel bonheur quand ce jour arrivera enfin et que nous serons libres. En rentrant à Beyrouth (je ne sais quand) nous trouverons peut-être du courrier toujours si attendu. J'espère en trouver beaucoup de vous comme toujours. Ces cochons nous ont fait partir sans nous payer les mandats que nous avons remis, enfin cela ne presse pas et sera aussi touché au retour ainsi qu'un prêt qu'ils nous doivent en retard. Je ne sais aussi ce qu'ils attendent pour nous payer l'indemnité de combat qu'ils doivent nous payer pour une quinzaine environ que nous avons été engagés dans le combat. Il y a trois francs, mais avec les quarante sous du pécule cela fait une quinzaine de francs à toucher qu'ils ne paraissent pas pressés de nous payer. Pas plus du reste que de nous donner nos Croix de Guerre. Ils devraient pourtant bien se dépêcher. Je crois avoir eu de la veine pour cette fois, car la guerre paraît bien terminée pour nous et les occasions de nouvelles citations finis. C'est ce qui s'appelle tomber au bon moment. Je pense fréquemment à vous et surtout à Papa et à ses travaux, le voilà en pleines semailles et a-t-il pu trouver d'autres Serbes, ou, du moins, une autre main d'oeuvre ; je l'espère car ce n'est pas le moment de laisser les colons sans main d'oeuvre. Qu'en tout cas il ne se fatigue pas trop et ne regarde pas à prendre un militaire de plus pour conduire le semoir. Il aura toujours bien assez de travail par ailleurs. Le pauvre "Zizi" a donc quitté ses maîtres qui ont du avoir tous un peu de chagrin, surtout son maître. J'espère que vous avez trouvé ou trouverez une bonne bête comme Mireille pour le remplacer. Voilà que la place me manque, et du reste une longue lettre. Il me reste donc à vous envoyer beaucoup

d'affection et bons baisers à tous y compris à "Madelon" dont je ne sais toujours pas l'adresse puisque je ne sais pas de façon certaine si elle est en pension. Encore une fois bons baisers de votre René.



Extrait de la lettre du 14 novembre 1918

Enfin ça y est ,nous avons appris la signature de l'Armistice et les conditions imposées aux Boches qui seront bien obligés de marcher. La liberté n'est donc plus qu'une question de jours pour nous et j'espère que le renvoi des classes ne sera pas trop long et qu'on arrivera bientôt à la classe 15. Quel bonheur de nous trouver enfin réunis définitivement et de dire adieu pour toujours à cette vie d'esclavage.

Nous sommes cependant bien privés de nouvelles car les journaux sont difficiles à se procurer et d'autre part on ne juge sans doute pas les communiqués capables de nous intéresser car on ne les lit que rarement. Quant au courrier, on en attend ces jours-ci car voilà longtemps qu'il n'y en a pas eu. Je languis après vos nouvelles, voilà plus de quinze jours que les dernières sont arrivées et elles n'étaient pas toutes fraîches. Cela devrait cependant marcher, maintenant que les sous-marins n'entravent plus la marche des transports. Quel embêtement d'être si loin.

Que vous dire de notre genre de vie ici, c'est à peu de choses près ce qu'il était avant ; nous sommes sous la "guitoune" aux portes de la ville et sous des pins magnifiques. Malheureusement, depuis quelques jours il pleut, et ce n'est guère agréable vu le logement. Heureusement, cela va bientôt passer, car ici cela ne dure jamais longtemps, et cela ne me sourirait guère de recommencer l'hiver de Salonique en 1916. Il est vrai que pour le Nouvel An il y aura bien du nouveau et, peut-être pourrions-nous fêter Pâques ensemble. Les pluies me font penser bien souvent au Mengoub, et j'en souhaite autant et même d'avantage de l'autre côté de la mer pour y préparer une abondante moisson à faire en 1919....

....Pas grand chose de neuf en ce qui concerne Beyrouth dont les habitants sont tous des voleurs qu'il eut mieux valu laisser dans les pattes des Turcs. Les Chrétiens le sont du reste autant que les Musulmans et ils ne voient dans les soldats Français que le gain. Ils nous estampent sur tout, c'est pire qu'à Salonique, car ils sont moins bien ravitaillés. Quelle sale race que tous ces Levantins. Ce ne sont pourtant pas curés et bonnes soeurs qui manquent ici, dans aucune ville je n'en ai vu autant. Je puis vous dire cette fois à bientôt, sans me tromper j'espère et en attendant de

revoir les côtes tunisiennes et le clocher de Justin je vous envie à tous mes meilleurs baisers.

Votre futur civil René



Extrait de la lettre du 28 novembre 1918

Je suis bien attristé par la mort du pauvre Pierre (Patriarche) qui avait eu assez de chance jusqu'à présent et s'en va au moment où il allait recueillir le fruit de ces dures années. Voilà encore une famille bien durement éprouvée, car vous ne me dites pas que l'on ait eu des renseignements sur le sort de son beau-frère (Gaston Faraud). Heureusement que tout cela est fini maintenant, et bien fini, quoique je pense comme vous que les Boches auraient mérité l'invasion. Enfin les conditions seront quand même dures à remplir. L'essentiel maintenant est qu'on ne tarde pas trop à nous mettre à la porte. C'est là le point intéressant quoiqu'il ne faille pas trop compter passer Noël en famille. Je compte sur Pâques au minimum....

Le paquet de "Dépêche Tunisienne" m'a fait bien plaisir. J'ai vu qu'on avait mentionné notre travail à Naplouse. Je vous envoie la citation du Régiment. Quant aux autres, je ne sais ce qui se passe, si elle sont tombée dans l'eau, ce qui m'étonnerait ; ou bien si on attend une solennité quelconque pour les donner. Mectoub !



**Extrait de la fiche d'états militaires
du soldat de 2ème classe René Dubreil**

né le 29 décembre 1895 à Quimperlé.

domicilié à Massicault TUNISIE

affecté successivement au 1er Chasseurs d'Afrique, au 4ème Spahis, au 4ème Chasseur d'Afrique

29 février 1919, permission agricole de 15 jours,

16 mars 1919, au Dépôt

20 mars 1919, permission agricole de 30 jours

21 avril 1919, prolongation de permission de 30 jours

21 mai 1919, au Dépôt mise en sursis d'appel agricole à Massicault jusqu'au 30/9

13 septembre 1919, envoyé en congé illimité de démobilisation

affecté dans la Réserve au 4ème Chasseurs d'Afrique.

Certificat de torpillage

Le chef de Bataillon de Choin, commandant la Base Navale Française de Port Saïd certifie que le

Spahis Dubreil du 8 escadron du 4ème Spahis était bien embarqué à bord du transport Anglais "Hyperia" torpillé et coulé le 28 juillet 1918.

Port Saïd, le 1er août 1918,
le Chef de Bataillon de Choin
Commandant la Base

Citation

Détachement Français de Palestine-Syrie
Régiment mixte de marche et de Cavalerie
ordre n° II du RMMC en date du 7 octobre 1918

Le Lieutenant Colonel Lebon, Commandant le RMMC du DFPS cite à l'ordre du Régiment le Chasseur Dubreil numéro matricule 3611 pour le motif suivant :

Cavalier plein d'allant et de bravoure, pour toutes les missions périlleuses. N'a pas quitté le poste d'avant-garde tout au combat de Tulkeiram qu'à Naplouse (19 et 21 septembre 1918)

Aux armées en Syrie le 26 décembre 1918,
le Lieutenant Colonel Lebon commandant le RMMC

Ordre du DFPS

Le colonel commandant le DFPS est heureux de porter à la connaissance du DFPS la brillante conduite du Régiment de Marche de Cavalerie qui a rivalisé d'allant et de courage avec les troupes d'Assaut.

Le 19 septembre le RMMC décide par sa manoeuvre habile et audacieuse de la prise de Tulkeiram, capturant 1600 prisonniers, 16 canons et un important matériel.

Le 20 septembre il réussit dans une brillante opération à couper la retraite de l'ennemi, concourant à la destruction de la voie ferrée à Hagige, entre Naplouse et Djenin, et en ramenant des prisonniers.

Le 21 septembre le Régiment se distingue une fois de plus à la prise de Naplouse. Les défenseurs de la place abrités derrière les murs des vergers extérieurs, tiennent en échec par des feux de mousqueterie, des décharges de fusils mitrailleurs et de mitrailleuses trois régiments de Cavalerie alliés. Le Chef d'escadron Lebon reçoit, à 15 heures, l'ordre d'enlever la place à cheval. Sans hésitation, le sabre à la main, le régiment entre au galop dans la ville, la traverse de l'ouest à l'est, balayant tout sur son passage, capturant six cents prisonniers, deux canons, des mitrailleuses etc.

En portant ces haut faits à la connaissance du DFPS, le Colonel adresse ses plus vives félicitations au Chef d'Escadron Lebon et au brillant régiment sous ses ordres qui ont ainsi grandement contribué au succès général et qui ont superbement représenté la Cavalerie Française.

de Piepape

A un télégramme de félicitations adressé par le Colonel commandant le DFPS, le Général en chef Britannique Allemby, a répondu : nos meilleurs remerciements pour votre télégramme. Mes félicitations pour votre grande victoire. Le fait d'avoir eu des troupes françaises sous mes ordres est pour moi une grande fierté et je vous félicite, vous et vos vaillantes troupes de la part que vous avez eue dans la grande victoire et je vous en exprime ma reconnaissance. Vos hommes ont combattu comme de vrais soldats de France.



René Dubreil de retour aux côtés de son père Etienne et de ses sœurs Yvonne et Madeleine

